

UNE PORTE DE SAINT-SÉBASTIEN.

votre passage. D'ailleurs, personne, ni aux balcons de fer forgé qui s'avancent sur les façades des maisons blanchies à la chaux, ni dans les boutiques basses et sombres, ni derrière les jalousies vertes qui s'encadrent dans des boiseries brun rouge.

Y a-t-il des habitants ? On ne sait. S'il y en a, sans doute ils dorment, et ils dorment depuis cent ans comme la belle au bois dormant. C'est depuis qu'ils dorment que les guerres de partisans et l'incurie ont ruiné les palais construits pour des gouverneurs de province, renversé les murailles et laissé les mendiants s'installer sous les toits, aux superbes ciselures, qui ombragent les balcons et les trottoirs.

Fontarabie, c'est toute l'Espagne en abrégé. Qui a vu Fontarabie, cette poignée de maisons ruinées campées en sentinelles sur la Bidassoa, Fontarabie avec sa solitude et sa misère orgueilleuse, a vu comme en un microcosme le royaume d'Alphonse XII.

La seconde excursion est pour Saint-Sébastien. Le décor change tout à fait. Ici c'est la foule bigarrée et cosmopolite ; c'est l'aisance, le mouvement, la vie, l'abondance, la musique et la fête. L'or circule. On joue au Casino, c'est tout dire.

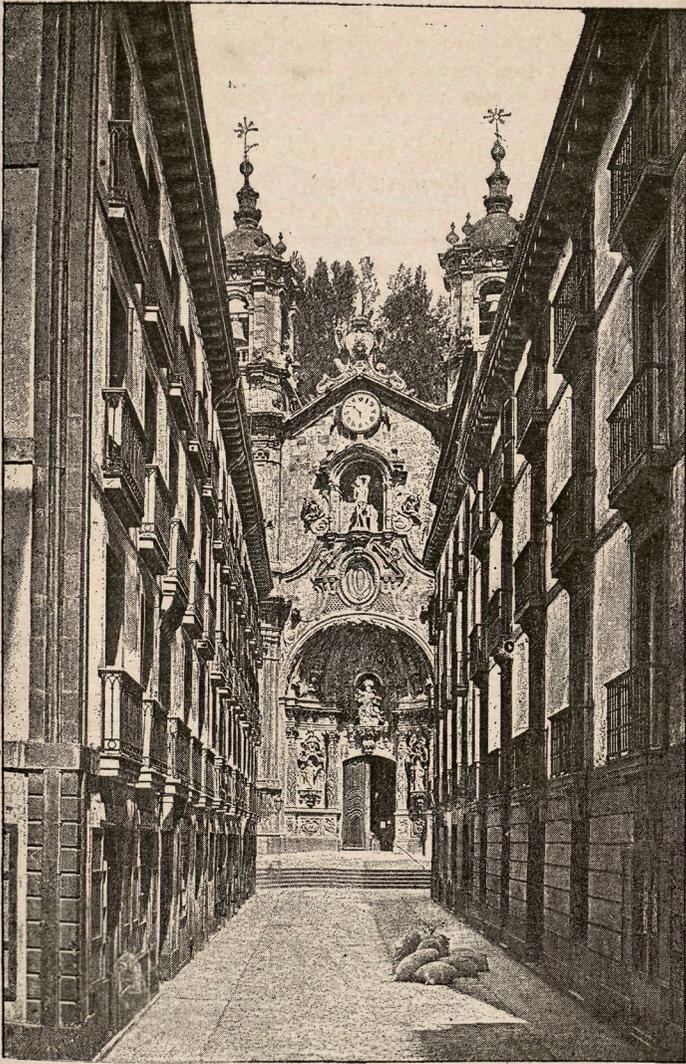
Quant à la ville elle est toute moderne. Avec cela une plage admirable où sur un sable fin s'avance une mer bleue comme la Méditerranée ; des montagnes boisées et couvertes de villes élégantes en amphithéâtre, tout un ensemble qui, semble transporter la rivière de Gènes dans ce petit golfe de la mer Cantabrique.

Quand on a vu Fontarabie et Saint-Sébastien, ici les séductions de la nature méridionale, là les dramatiques souvenirs des splendeurs d'une nation ruinée, on est hanté par le désir de voir l'Espagne.

C'est comme cela que je suis parti : pour Madrid d'abord, puis pour Séville et Grenade,.. — toujours en courant...

Courant ?... autant qu'on peut courir en Espagne, maintenant que les chemins de fer y ont un service régulier ; moins rapide sans doute qu'en France, en Belgique et en Angleterre, mais à peu près aussi sûr.

D'abord, voici les Pyrénées qui descendent vers les plaines de la Vieille Castille ; âpres, sévères, mais encore vertes et boisées : ce sont les pays basques espagnols ; puis, peu à peu,



UNE RUE A SAINT-SÉBASTIEN.

les montagnes deviennent collines et les collines elles-mêmes se fondent dans une plaine sèche et rocailleuse. Plaine étrange, qui s'en va montant insensiblement, toujours, toujours jusqu'à Madrid, sans un bois, sans une vallée, sans un arbre !

De loin en loin, des villes, ou plutôt des agglomérations de maisons, d'où ne rayonne ni commerce, ni industrie ; puis, entre-temps, d'interminables campagnes nues et desséchées ; pas un pied de vigne, pas un brin d'herbe ; ni paysans ni troupeaux. Pourtant ces jachères hâves ont dû donner de riches moissons ? Où sont-elles ? Qui les a semées, cultivées, recueillies ? Nul ne le saurait dire, à voir les vastes solitudes espagnoles qui commencent avant Burgos et vont continuer jusqu'à Cordoue.

II

BURGOS, LES SENORAS, LES ÉGLISES, LA CARTUJA

On s'arrête à Burgos : d'abord il faut se reposer ; ensuite on veut voir la Cathédrale, l'une des plus célèbres de l'Espagne ; la ville, les types de la Vieille Castille, le couvent de la Cartuja de Miraflores où se trouve le beau saint Bruno de Pereira. Et de fait voilà les senoras en robes noires et mantilles qui s'en vont à l'église, le chapelet roulé autour du bras et l'éventail à la main ; voici les mendiants légendaires aux visages fantastiques, aux loques indescritibles, parce que rien ne saurait peindre le rapiécetage des chiffons informes dont ils se drapent ; voici les prêtres en chapeaux de Basile, les mules à grelots, le soleil et la poussière.

Un ciel bleu, un soleil torride, des maisons démantelées, des rues mal pavées à travers lesquelles errent des passants rares, des soldats et des soldats, les uns avec les culottes rouges des Français, les autres avec le casque pointu des Prussiens : un ensemble âpre et dénudé, — voilà Burgos dans le milieu du jour.

Mais quelle cathédrale au milieu de tout cela ! et comme ce monstre de pierre, au milieu de la ville, raconte bien l'his-

toire d'Espagne et explique mieux que des volumes ne sauraient le faire ce catholicisme espagnol, dont ne sauraient donner une idée ni le gracieux catholicisme italien, ni le catholicisme gallican de la patrie de Bossuet !

Ici, sous les dentelles de pierre des rosaces et des galeries, surgit tout un monde de statues peintes, encastrées dans des cartouches de bois fouillé et découpé ou dans des entrecolonnes dorés. De l'or, de l'or partout ! On sait que la patrie de Fernand Cortez a possédé de l'or avant le reste de l'ancien monde. Aussi l'a-t-elle prodigué dans ses églises où les rétables d'autel ont l'air de pièces d'orfèvrerie.

Il y en a partout, jusque sous la robe du saint Bruno de la Cartuja, cette merveille qui vaudrait le voyage, si la cathédrale n'existait pas.

Imaginez cette chartreuse : la ruine tout autour ; des bâtiments à demi ruinés ; à l'intérieur des pâtis à l'état sauvage, où croissent, pêle-mêle, les pommes de terre et les orties ; puis, tout à coup un portail d'église fouillé par ces merveilleux artistes dont les âges ont emporté le nom et des scintillements d'or et de couleurs. Entrons !

C'est ici le triomphe du gothique fleuri le plus pur et le plus exquis. Les statues du chœur en bois sculpté sont uniques de finesse et d'élégance. Retournons-nous ; par ici, à droite, c'est la chapelle du saint Bruno,

Non, après l'avoir vu, ce saint Bruno, on ne peut plus médire de la sculpture peinte. Quand la sculpture est bonne, et la peinture juste et sobre, c'est la nature même, voilà tout.

Les anciens peignaient leur sculpture. Mille témoignages l'attestent. Ils ne la peignaient pas toujours ; mais ils la peignaient souvent. Ils peignaient surtout la sculpture intime, celle qui ornait les habitations. Les Espagnols peignaient toute leur sculpture religieuse et n'ont guère consacré leur ciseau qu'à celle-là.

Le saint Bruno de la Cartuja de Miraflores n'a pas été encore reproduit, que je sache, autrement que par la photographie qui le rend fort mal. Mais nous avons pu voir chez certain mouleur un saint François *patine* d'une expression prodigieuse. Il y a, en Espagne, bien d'autres statues de saints excellentes, en bois sculpté et peint. Je citerai, entre autres, un autre saint Bruno et un san Domingo de Montani, un saint Jérôme de Turigiano, qui sont au musée de Séville ;



et huit statues de saints, à Cordoue, dans la chapelle du cardinal de Salazar.

Ces figures, comme le saint Bruno de la Cartuja à Burgos, sont fouillées par un ciseau d'une habileté incomparable : elles ont l'expression religieuse et ascétique au plus haut degré, et, en même temps, atteignent la suprême limite du naturalisme. Imaginez, avec cela ou plutôt sur cela, une peinture sobre et naturaliste comme la sculpture — et vous comprendrez l'effet soit surprenant.

Maintenant il est inutile de vous dire, n'est-ce pas, que, pour quelques figures exquises, la sculpture peinte a produit d'innombrables magots ? ni que rien n'est étrange et choquant pour nos yeux comme l'entassement de saints peints et habillés qui remplissent les églises espagnoles.

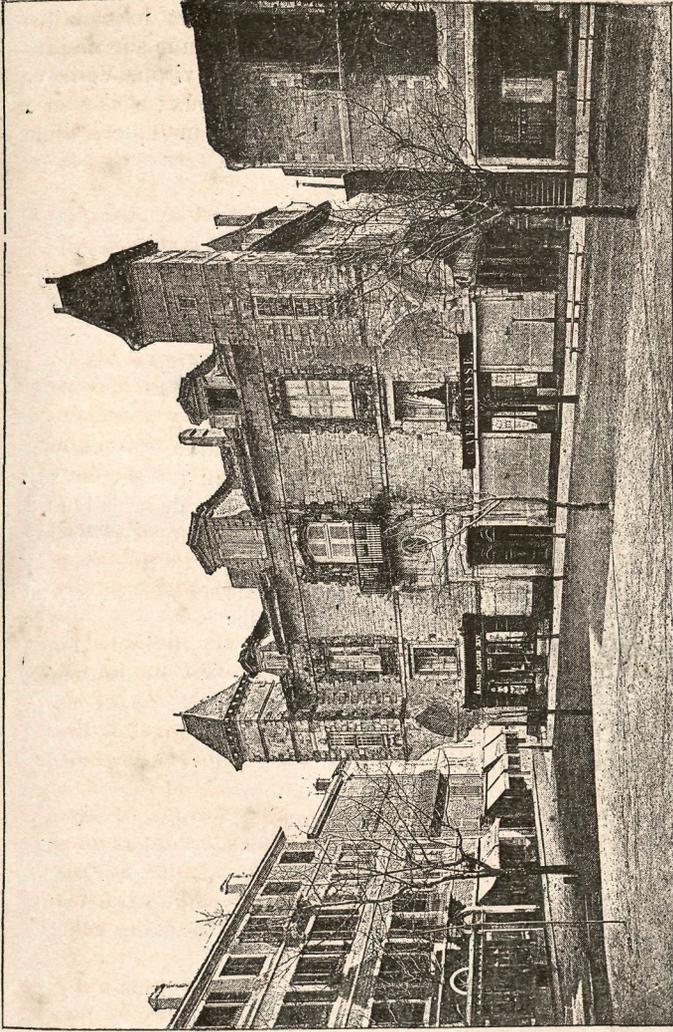
Les vierges ont des robes et des bonnets ; les crucifix — ne riez pas ! — ont tous des jupons, qui leur vont de la ceinture aux talons. Dans la cathédrale de Burgos il y a un certain Christ miraculeux dont le corps est, dit-on, revêtu d'une peau humaine, et je vois encore scintiller, à la lueur des cierges, son jupon de satin brodé de paillon.

Paillon ! que dis-je ? ce doit être de bel et bon or, encadrant des rubis et des émeraudes ! Les églises espagnoles sont peut-être les seules en Europe qui aient encore toutes leurs richesses.

Les couvents cependant n'ont plus leurs moines. Là comme ailleurs on les a licenciés, puisque c'est une loi nécessaire, à l'existence des États catholiques, de rejeter de temps en temps la population cloîtrée qui les envahit. Les moines absorberaient l'État, si l'État ne mettait pas les moines dehors.

Donc, à la Cartuja de Miraflores, près Burgos, quatre moines seulement pour garder l'immeuble et le saint Bruno. Mais on répare. On attend, dit-on de nouveaux hôtes. Serait-ce quelques-uns des moines que l'Espagne avait exportés chez nous il y a dix ou douze ans et que nous lui avons renvoyés ?

En tout cas, j'ai eu la curiosité de visiter une des cellules. Que l'on se figure, pour la disposition et la capacité, un petit hôtel de la chaussée d'Antin ou de Passy Au rez-de-chaussée, une grande pièce avec une cheminée dans une armoire : un bûcher, un garde-manger et un escalier ; à mi-



MAISON LOUIS XIV A SAINT-SÉBASTIEN.

hauteur, une autre pièce à destination d'oratoire et un cabinet de travail ; au premier ou au second, si vous voulez, une grande pièce qui sert de chambre à coucher, et deux petites qui servent à je ne sais plus quoi. Le tout donne sur un jardin clos de murs, de dix mètres carrés environ. Voilà ce que c'est à Burgos que la cellule d'un chartreux ; et il y en a comme cela je ne sais combien. La place ne manquera donc pas s'il se présente de nouveaux locataires.

III

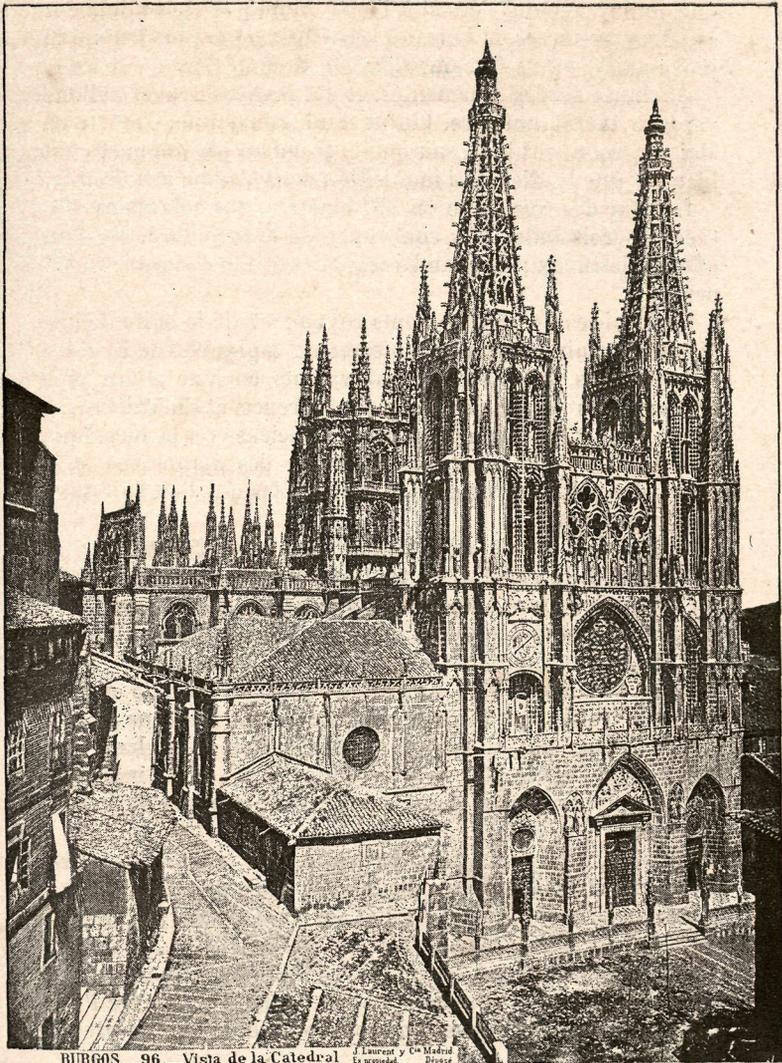
LE DÉCOR AVILA, L'ESCURIAL

De Burgos à Madrid, quel désert !

Toujours, toujours et à perpétuité des plaines rocailleuses succédant aux rochers des sierras. Pas un arbre. On sait comment, de plateau en plateau, le chemin de fer d'Irun à Madrid va montant jusqu'à Burgos ; entre Burgos et Valladolid c'est un plateau immense plus nu que la Sologne, plus aride que la Crau. A Valladolid la montée recommence. C'est la sierra de Guadarrama. Au milieu des roches, Avila se dresse, et on croit voir, tout à coup, surgir un décor d'opéra représentant une ville forte du moyen âge. Sur le ciel bleu se découpent les rochers gris et âpres ; parmi les rochers, la ville qui semble elle-même un rocher de maçonnerie, élevé il y a cinq cents ans. Sainte Thérèse y a vécu, et, à voir la désolation du paysage, l'austérité des hommes et des choses, on s'explique bien les extases auxquelles la religion fait appel : son âme s'élançait hors d'une prison pour rêver du ciel, du printemps, de la liberté et de l'amour. — Le printemps, l'avait-elle jamais vu ? Est-ce qu'il y a un printemps à Avila, où jamais le soleil ne rencontre que de la poussière et des pierres ?

Le chemin de fer monte encore jusqu'au sommet de la sierra ; puis descend et s'arrête : c'est l'Escorial.

Je ne sais pas pourquoi les voyageurs ont jusqu'à ce jour tant maltraité l'Escorial. Sans doute le palais, à l'extérieur, n'est qu'une agglomération de bâtiments lourds et froids ;



BURGOS. — 96. — Vista de la Catedral

J. Laurent y O. Madrid
Es propiedad. — Desease

CATHÉDRALE DE BURGOS.

mais quel caractère d'austérité dans la puissance ! Ajoutons que le paysage qui s'étend à l'horizon du palais, au delà des sombres parterres de buis des terrasses, est le plus beau que je connaisse après la campagne de Rome.

Quelques arbres tourmentés, et des rochers couverts d'une verdure tantôt noirâtre, tantôt d'un gris jaune, c'est tout. Mais les lignes ont je ne sais quelle grandeur sauvage ; et c'est bien ici que le dieu de l'inquisition devait avoir son temple.

La cour des rois, avec ses 267 fenêtres, ses colossales statues des rois Juda, aux couronnes de bronze doré, est d'un effet majestueux ; le grand escalier est d'une simplicité superbe.

Parlerai-je des appartements royaux et de la suite de tapisseries admirables qu'ils renferment ? tapisseries de Flandre et tapisseries des Gobelins qui valent, en leur genre plus moderne, les *arazzi* des Offices à Florence et du Vatican, à Rome ; des salons de marqueterie précieuse où la mosaïque en bois atteint la perfection de l'art ; des manuscrits précieux, des peintures de missels admirables que l'on voit dans la bibliothèque ?

Non, car ce qu'on va chercher surtout à l'Escorial c'est l'impression du passé. C'est tout une époque de l'histoire : le roi d'Espagne étant empereur d'Allemagne et souverain des Flandres, dominateur de l'Europe, conquérant de l'Amérique, maître du monde enfin — et sujet d'un moine.

Voici donc au milieu du palais une cellule froide et nue. Rien que les murs et la vaste porte de chêne ; puis une alcôve sombre, sans autre lumière qu'une fenêtre à coulisse qui s'ouvre sur l'église. Là vivait Philippe II ; là il est mort, en écoutant les psaumes chantés par les moines, sur sa tombe ouverte.

En effet, sous le chœur de l'église est la chapelle mortuaire des rois d'Espagne. Ils sont là tous, depuis Charles-Quint jusqu'à Ferdinand VII : et en face d'eux les reines, c'est-à-dire celles qui ont régné ou qui ont eu des fils rois ; car pour les autres, on les met, avec les infants, dans un caveau à part : leur poussière ne se confond pas avec l'auguste poussière des souverains couronnés dans le « panthéon des rois. »

Ce panthéon tout revêtu de marbres rares et sombres, comme la chapelle des Médicis à Florence, est octogone, et

sur chacune des huit façades les cercueils sont rangés par ordre de date et de succession. La reine Mercedès, morte sans enfants, n'y est pas entrée ; la place de la reine Isabelle est prête, et certes, quand Alphonse XII, à certaine date de l'année, vient là, seul, entendre une messe mortuaire, il doit ressentir une de ces émotions profondes qui étreignent tous les cœurs humains, même les cœurs des rois !

Laissons les tableaux de maîtres, les richesses de marbre, de bronze et de cristal qui sont enfermées dans l'Escorial. Nous avons vu ; nous avons senti ; nous avons évoqué l'âge de fer des temps modernes... Passons !

Passons ! N'est ce pas là le mot final de l'humanité qui passe ? Passons donc ! et passons vite en ce temps où il faut voir beaucoup en peu de temps, où l'on veut absorber des siècles dans des heures !

IV

MADRID, LE MUSÉE, LE PRADO, LES COURSES DE TAUREAUX, ETC.

Remontons en wagon. Il faut arriver à Madrid ce soir. D'ailleurs on est fatigué ; on a besoin de souper et de dormir. Voici Madrid enfin. Mais quel bruit, quel assourdissement dans cette cour d'arrivée ! On a parlé du débarcadère de Naples et des *lazzarones* qui se précipitent sur les voyageurs pour arracher chacune des pièces de leur bagage. Ce n'est rien. On s'en défait avec un peu d'énergie ! Mais à Madrid il y faut aussi des coudes et des poings. Tudieu ! quelle bousculade ! On est ahuri, moulu et dépouillé de vive force de son sac de nuit et de sa valise ; puis, quand enfin on est en voiture et qu'on tend quelques sous aux faquins qui ont, malgré vous, porté deux minutes un sac ou une couverture de voyage, ils vous les jettent au nez en réclamant chacun une *peseta* (1 fr.). Vous vous récriez ; ils répondent que c'est le tarif. Vous demandez à voir le tarif ; ils ne le vous montrent pas, naturellement, mais ils vont chercher un quidam à casquette galonnée qui affirme qu'en effet c'est le ta-